

# MONTE-CARLO

## Cecilia

Chaynes

Marisol Montalvo (Cecilia) - Jean-Marc Salzmann (Leonardo) - David Lee Brewer (José Dolores Pimienta) - Alain Fondary (Don Candido Gamboa) - Anne Salvan (Rosa Gamboa) - Marthe Keller (La Fatalité) - Patrick Davin (dm) - Jorge Lavelli (ms) - Agostino Pace (d) - Dominique Borg (c)

Opéra, 19 mai

Avec *Un segreto d'importanza* de Sergio Rendine, en 1992, John Mordler avait renoué avec une tradition de créations, interrompue dix-neuf ans plus tôt, et qui a donné son lustre à l'histoire de l'Opéra de Monte-Carlo. *Cecilia* est, en effet, la quatre-vingt-deuxième œuvre lyrique qui ait été créée sur cette scène, la quarante-deuxième depuis 1917, date de la première de *La Rondine*, suivie entre autres de *Masques et Bergamasques*, *L'Enfant et les sortilèges*, *Judith* d'Honegger, *L'Aiglon* d'Honegger et Ibert, *Le Jeu de l'amour et du hasard* de Rabaud, *L'Avventuriero* et *La Reine morte* de Renzo Rossellini.

C'est sur un livret de l'écrivain franco-cubain Eduardo Manet, tiré d'un roman cubain du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle, que Charles Chaynes a choisi de composer son quatrième opéra. Voilà, une fois n'est pas coutume, un sujet dramatique traité efficacement par le librettiste. Une jeune mulâtresse, Cecilia Valdès, est la maîtresse d'un fils de famille blanc, Leonardo. Tous deux sont liés d'un amour passionné, mais qu'interdisent les conventions sociales. Elle renouvelle sans le savoir la situation qui fut celle de sa mère qui, jeune fille noire, avait, elle aussi, été la maîtresse d'un riche propriétaire blanc. Il se révélera qu'il s'agissait du père du jeune homme et que Cecilia est donc la demi-sœur de Leonardo. Elle en perdra la raison.

Le développement de l'intrigue, découpée en quinze tableaux, parfois très brefs, offre de grandes possibilités expressives et dramatiques au compositeur, et l'action ne connaît pas de temps mort. Les situations peuvent émouvoir parce que les personnages, englués dans une situation sociale qu'ils n'ont pas choisie (le double tabou des races et de l'inceste) y sont psychologiquement très crédibles, et qu'ils sont sincères, et humainement attachants.

Charles Chaynes a composé une partition colorée de rythmes cubains, ensoleillée, très fluide, avec des procédés qui témoignent de l'efficacité de son écriture dramatique, tels que ce contraste, dans une scène entre les deux amants, de l'accompagnement, pour elle des cordes étirées, pour lui des vents ; ou ces accents percussifs qui viennent marquer impérieusement le mot "voyou" lancé et répété, comme une imprécation, par le père de Leonardo.

La musique de Chaynes paraît particulièrement mise au service des voix et du texte, ce que tant de compositeurs contemporains d'opéra semblent avoir oublié. On souhaite se faire une idée plus précise qu'après cette seule écoute de la partition, occasion qui sera donnée lors de reprises à l'Opéra de Nancy et de Lorraine et à l'Opéra Royal de Wallonie, qui ont coproduit le spectacle, peut-être aussi sur TF1, qui l'a filmé pour la télévision.

La distribution, épatante, n'appelle qu'un seul bémol : on a confié à l'excellente Marthe Keller un rôle de récitante, et il n'est pas sûr que cela ait été une bonne idée du librettiste, car ses interventions brisent la continuité dramatique. Il aurait sans doute mieux valu laisser l'intrigue se développer directement devant les yeux du spectateur et le laisser en tirer sa propre leçon. Il faut toutefois dire que, le soir de la première, un dérèglement du micro d'amplification rendait le texte dit par la comédienne incompréhensible, particulièrement au début.

Jorge Lavelli a conçu une mise en scène extrêmement efficace, dans des décors à la fois élégants et poétiques d'Agostino Pace. Cecilia, c'est la jeune Américaine Mari-

sol Montalvo, qui marque de son empreinte le rôle, comme Christiane Eda-Pierre l'avait fait pour *Erzsebet*. Sa voix est souple, les aigus purs, elle rayonne quand elle chante comme, sur le plateau, quand elle se déplace, par la spontanéité de son jeu, sa sensualité et une démarche toute de légèreté dansante. Jean-Marc Salzmann (qui fut justement l'élève d'Eda-Pierre) est un excellent Leonardo, vocalement et scéniquement. Le ténor américain David Lee Brewer (le soupirant malheureux), Alain Fondary (le père) et Anne Salvan (la mère), sont totalement convaincants.

L'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo, dans une formation relativement restreinte, était placé sous la direction du jeune Belge Patrick Davin. Il est délicat de donner son sentiment sur le chef d'orchestre d'une création mondiale, quand on n'a aucun point de repère (ni audition antérieure, ni connaissance de la partition) ; mais pour autant que l'on puisse en présumer, sa direction était précise, attentive aux chanteurs, avec de beaux moments de lyrisme chaleureux.

Alain Fantapié



OPERA DE MONTE-CARLO